

Fiction

Numéro 109, hiver 2007–2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2007). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (109), 12–31.

roman, nouvelles, poésie

Louis-Edmond Hamelin
NIPISH
UNE NARRATION
EN AUTOCHTONIE
 Guérin, Montréal, 2007,
 249 p. ; 30 \$

Riche en données sur la vie autochtone et sur le climat du Québec nordique, le livre est pauvre en qualités romanesques. Mieux vaut donc, pour l'apprécier avec une certaine justesse, le ranger parmi les essais et les ouvrages à caractère scientifique.

Louis-Edmond Hamelin n'exagère sans doute pas quand il met dans la bouche de la religieuse Alcantara des propos imprégnés d'un racisme répugnant. Au mitan du XX^e siècle, la rectitude politique n'avait encore imposé ni sa censure ni sa contrefaçon de la politesse. De même, Hamelin ne fait que recréer un temps vécu quand il décrit l'arrogance avec laquelle l'armée, en quête d'un de ses appareils perdus dans la tempête, envahit et saccage le territoire autochtone. Dans ce Québec mal dégrossi, un personnage aussi méprisant et dangereux que Peter-Rosaire Brochu détonnait à peine. Il n'a pris comme épouse une autochtone que pour mieux en faire sa victime soumise. Le meurtre qu'il commettra aux dépens d'une enfant autochtone ne sera qu'un moment fort du déferlement malsain d'une agressivité malade.

Tout cela, que ne renieraient ni l'histoire ni la sociologie, ne correspond cependant pas à ce qu'on attend de la vérité romanesque. Les dialogues, ampoulés et artificiels, ne ressemblent en rien à ceux que tiendraient des personnages observés sur le vif. On n' imagine pas une brute

comme Brochu pérorer ainsi : « N'essaie pas de détourner mon argumentation. Toi-même, après le sevrage du couvent, n'avais-tu pas comme toutes les femmes en manque un dévorant désir de sexe ? » D'autre part, l'impressionnant effort de Louis-Edmond Hamelin pour enrichir au fil des ans le vocabulaire requis par le Nord joue ici contre lui. Autant il était utile et ingénieux de créer le terme de *nordicité* puisque aucun mot ne valait celui-là, autant on verse dans l'artifice et l'inutile lorsqu'on forge des vocables comme *glissité*, *ensembliste*, *méchance*, *hivernité*... Et qui oserait décrire la très québécoise *sloche* comme une « matière hivernale astringente » ? Le sobre et admirable chercheur qu'est Hamelin impressionne plus que le romancier ou le lexicologue.

Laurent Laplante

Véronique Bessens
CONTES DU TEMPS
QUI PASSE
 Triptyque, Montréal, 2007,
 137 p. 18 \$

Les *Contes du temps qui passe* se lisent lentement, la magie des nouvelles opérant dans les détails de leur récit et dans les gestes de leurs personnages. Il faut laisser aux mots le temps de résonner. Alors, l'écriture de Véronique Bessens, dans sa simplicité, démontre son efficacité. « Des tuiles et des roses », avant-dernière nouvelle du recueil, a d'ailleurs valu à son auteure le Prix du jeune écrivain francophone 2004.

Chaque nouvelle est une rencontre avec des personnages se trouvant face au monde dont ils se jugent eux-mêmes en marge, mais dont ils sentent



violence de l'absence, une veuve, sa mémoire. Des génies inutiles cultivent leurs dons qui ne servent ni de près ni de loin les objectifs de productivité et de rentabilité.

L'écriture de Bessens rend palpable la fragilité des êtres blessés et oubliés. Surtout quand elle explore le genre du conte, l'auteure délaisse le souci de vraisemblance pour incarner avec humour l'absurdité ou l'inoffensive folie. Ouverts au jeu ou épuisés par leurs efforts pour jouer, en dépit de leur lourde solitude, les personnages des *Contes du temps qui passe* recherchent la beauté. Aussi, l'auteure n'hésite pas à employer dans la narration comptines ou chansons, rimes. Lunatiques, lucides, cyniques ou enfants de tous âges aspirent encore au rêve.

Camélia Handfield

Jean-François Caron
DES CHAMPS DE
MANDRAGORES
 La Peuplade, Taillon, 2006,
 98 p. ; 16,95 \$

Publié à La Peuplade, une toute nouvelle maison d'édition postée dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean, *Des champs de mandragores* est le premier ouvrage signé par Jean-François Caron. La jeune maison s'étant également donné le mandat de promouvoir l'art visuel, il est bon de mentionner que la page couverture de ce recueil de poésie a été illustrée par l'artiste Julien Boily.

l'appel et qu'ils tentent de rejoindre, malgré les risques, pour les chances qu'il offre. Un garçon interné et un vieillard infantilisé en maison de retraite se voient dépouillés à cause de leur âge de toute défense. Leur ultime tentative pour participer à la vie est leur refus de se faire prendre en charge, leur entêtement à respecter leur intégrité. Une mère endeuillée subit la

La mandragore est une plante hallucinogène, à connotation ésotérique, dont les racines évoquent une forme vaguement humanoïde. Selon la légende, celle-ci pousserait sous les gibets, là où des hommes ont été pendus. Ainsi, les textes du recueil s'offrent comme une « variation sur une même pendaison », cela nourri aux sources de cette image

fondatrice que propose le titre. Dans sa ballade des pendus, Caron fait le portrait d'une hécatombe, d'une boucherie dont il décrit les corps disloqués et les chairs humaines dans toute l'obscénité de leur aspect physique. Parfois même il les montre comme des pièces de charcuterie ballantes accrochées à leur corde. Au loin, on peut y entendre l'écho de François Villon. Mais les pendus, à la gorge nouée, sont d'abord ceux à qui on coupe la parole. Le cortège macabre des poèmes s'articule autour de cette idée par laquelle l'ensemble vient faire sens. Le narrateur, en dernière instance, s'adresse à ses frères humains pour qui il réclame le droit à la parole, car « avant que cesse la respiration meurt d'abord le dire ». Fortement chargé de symbolisme, ce premier effort est bien mené et fait preuve de cohésion. Lisons *Des champs de mandragores* comme un chant halluciné, mais aussi comme un plaidoyer humaniste.

Louis-Martin Savard

**Theodor Fontane
EFFI BRIEST**

*Trad. de l'allemand
par André Cœuroy
Gallimard, Paris, 2007,
346 p. ; 22,75 \$*

Classique de la littérature allemande, *Effi Briest* pourrait être considéré – toutes proportions gardées – comme l'équivalent germanique de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert. Publié en 1895, *Effi Briest* raconte le destin d'une femme délicate et ultrasensible qui refuse les conventions sociales de la haute société prussienne, à une époque où les bonnes manières constituent la base des rapports sociaux. En allemand, « Effi » sert de contraction affectueuse au prénom Eva-Marie.

Ce roman somptueux se situe entre le mélodrame flam-

Le dernier Marie-Claire Blais

Un pays tropical, près de l'océan. Joie et lumière, tolérance et plaisir. Des mariés, des couples heureux, lui et elle ou lui et lui ou alors elle et elle. Soudain, cette légèreté apparente bascule dans de douloureuses ténèbres. Marie-Claire Blais campe l'œuvre théâtrale *Noces à midi au-dessus de l'abîme* – et les textes qui suivent : *Désir* et *Petites éternités perdues* – dans un univers semblable au sien, ce Key West où elle a choisi de vivre.

Cette pièce a été créée en 2005 à l'Eskabel de Trois-Rivières dans une mise en scène de Jacques Crête.

La fête éclate en morceaux au fur et à mesure que surgissent sournoisement les démons de chacun, perte d'un frère, d'un enfant, jalousie, maladie, intransigeance et fanatisme, rupture familiale. « La maison paternelle dont la porte vous est fermée, c'est aussi un peu comme votre pays qui préférerait vous ignorer », dit Loup, fils de pasteur, homosexuel chassé à jamais de chez lui.

Marie-Claire Blais amène les spectateurs de l'insouciance à la souffrance. Elle souligne la fragilité du couple dont la précarité se situe souvent hors de lui. Comment survivre à l'horreur, seul ou à deux ? « Nous ne sommes pas rescapés, nous avons péri avec lui dans les flammes. » Mais jamais l'auteure ne baisse les

bras ; quand elle nous quitte, elle laisse une porte ouverte. « L'amour peut-être, si tu le veux... »

Il est vrai que depuis 1959, depuis *La belle bête*, Marie-Claire Blais nous tire régulièrement de notre somnolence. Ses œuvres sont puissantes, souvent violentes, noires même, mais la compassion s'y cache toujours car, comme le constate la journaliste Armelle Datin, l'écrivaine « absorbe la souffrance des autres ».

Triangle et trio animent les deux autres textes. *Désir*, drame de la jalousie de la « première » épouse devant l'amour naissant que son mari connaît avec « l'autre ». Quant à *Petites éternités perdues*, un dialogue de sourds entre trois générations, fille, mère et grand-mère, où chacune voit sa propre réalité confrontée à celles d'autrui.

Michèle Bernard

**Marie-Claire Blais
NOCES À MIDI
AU-DESSUS DE L'ABÎME
Boréal, Montréal, 2007, 219 p. ; 24,95 \$**



boyant et la chronique sociale héritée du naturalisme, avec tous les ingrédients habituels : un baron, des militaires en permission, des bonnes, des manoirs, des trains, des lettres d'amour et des larmes. Dans sa présentation (que j'aurais plutôt placée en postface, car on annonce le dénouement), Jean Rovin reconstitue le contexte social de la Prusse du XIX^e siècle ; il souligne par ailleurs que Theodor Fontane (1819-1898) n'est devenu écrivain qu'à 60 ans, après une carrière de pharmacien.

Cette réédition soignée, préparée à l'occasion des trente ans de la collection « L'Imaginaire », est offerte à un prix très abordable puisqu'elle comprend

un supplément exceptionnel : la version en DVD sous-titrée en français du long métrage *Effi Briest*, réalisé par Rainer Werner Fassbinder en 1974. Comme cet ensemble multimédia (livre + DVD) provient de la France, il sera presque impossible de décoder le DVD (en « Zone 2 ») sur un lecteur DVD conventionnel (en « Zone 1 ») ; mais la plupart des ordinateurs portatifs pourraient le lire. Le film *Effi Briest*, tourné en noir et blanc, avec Hanna Schygulla dans le rôle-titre, demeure éblouissant ; ce DVD reste par ailleurs introuvable autrement dans sa version française.

On trouve en outre, dans cette même série, trois autres classiques doubles (livre +

DVD), dont l'incomparable *Manuscrit trouvé à Saragosse*, célèbre roman à tiroirs de Jean Potocki (1761-1815), adapté au cinéma par Wojciech Has en 1964. Cette histoire qui multipliait les mises en abyme (l'histoire dans l'histoire) fascinait déjà les surréalistes et Luis Buñuel. Les deux autres titres comprenant un DVD sont : *Un thé au Sahara* de Paul Bowles et *Le festin nu* de William Burroughs. Une autre série spéciale de « L'Imaginaire » combine six essais avec des entretiens enregistrés sur disque (entre autres Léon-Paul Fargue, Marguerite Yourcenar). Chacun de ces classiques est publié en édition limitée.

Yves Laberge

roman, poésie, théâtre, fiction autobiographique

Louis Gauthier
VOYAGE AU PORTUGAL
AVEC UN ALLEMAND
 Bibliothèque québécoise,
 Montréal, 2007,
 111 p. ; 8,95 \$

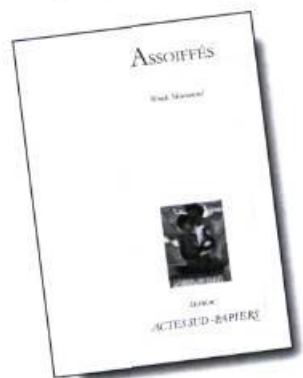
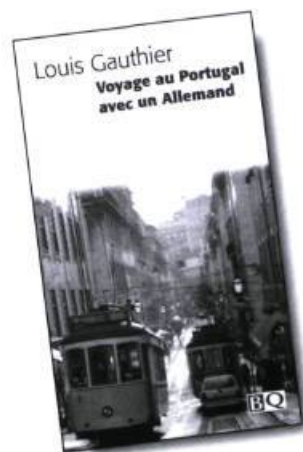
Paru initialement en 2002, *Voyage au Portugal avec un Allemand* constitue la troisième partie d'une suite romanesque, *Voyage en Inde avec un grand détour*, entamée en 1984. Cette troisième partie est maintenant offerte en format de poche à la Bibliothèque québécoise. À la manière d'un *road trip* de l'âme, de Toulouse à Lisbonne, ce récit d'un voyage un peu raté nous présente les errances d'un personnage écrivain qui progresse non pas vers une destination géographique, mais plutôt vers des réponses à ses questionnements existentiels, vers un lieu qui l'éloignera de ses angoisses. D'ailleurs, comme l'exprime celui-ci : « Moi, je ne suis pas en voyage à Lisbonne, je suis en voyage dans une région tourmentée de mon âme ». Sur sa route, deux personnages l'accompagnent. D'abord, monsieur Frantz, un peintre qui a cessé de peindre et qui recherche, sans y parvenir, du boulot dans un pays qui n'est pas le sien. D'origine allemande, ce vieil homme résigné et sage agit en tant que compagnon de fortune du protagoniste. Souvent, l'écrivain et le peintre, désœuvrés chacun à leur façon, se réunissent pour partager le repas du soir. Péniblement, ils échangent quelques confidences. Moins tangible, un autre personnage suit le narrateur, celui-ci tel un lourd souvenir logé dans sa valise. Angèle, ex-amoureuse, est restée à Montréal. L'écrivain égaré sur les chemins portugais attend

constamment d'elle un signe. Une lettre vient enfin, mais son message ne contribue qu'à le désillusionner davantage. Ainsi, ce court roman d'un voyage moins grandiose qu'espéré, d'un romancier qui se cherche plus qu'il ne découvre, est par ailleurs l'histoire d'un échec, plus précisément de l'échec d'un livre que le héros ne sait comment écrire. « Quand tout cela sera du passé [...] qu'est-ce que j'en dirai ? » En somme, disons que par le biais d'une écriture économe de ses moyens, d'une prose qui semble couler de source, Louis Gauthier parvient à évoquer avec justesse le spleen d'une difficile flânerie en sol étranger. Il y a quelque chose de vrai dans cette œuvre, et c'est sans doute ce qui plaît.

Louis-Martin Savard

Michèle Marineau
LA TROISIÈME LETTRE
 Québec Amérique, Montréal,
 2007, 457 p. ; 24,95 \$

Alors qu'Agathe O'Reilly commence à trouver son amant, le célèbre acteur et metteur en scène Laurent Bouvier, jaloux, accaparant et désagréable, la jeune comédienne reçoit des lettres de plus en plus menaçantes. À la suggestion de sa meilleure amie, elle fait appel à un voisin reconnu pour ses talents de déduction afin de l'aider à élucider le mystère. Mais la situation s'envenime : quelqu'un s'introduit dans l'appartement d'Agathe pour y perpétrer ce qui apparaît comme un avertissement. Entre-temps, une silhouette aux cheveux gris apparaît et disparaît à tout moment dans le quartier et un certain Tom Finnegan, ancien mineur qui se



meurt d'un cancer du poumon, décide de quitter la Nouvelle-Écosse pour Montréal et, pourquoi pas, Ville-Marie en Abitibi...

Récipiendaire à deux reprises du prix du Gouverneur général pour ses œuvres en littérature jeunesse *Cassiopeé*, *L'été polonais* et *La route de Chlifa*, Michèle Marineau publie ici son premier roman. Bien ficelé, *La troisième lettre* entraîne le lecteur au cœur

d'une intrigue assez originale où, en filigrane, sont abordées certaines problématiques sociales : l'inceste, la violence psychologique, le rejet des handicapés physiques, la solitude et la difficulté d'établir des relations amoureuses, etc. Un brin d'ironie – la tortue offerte par Laurent à Agathe s'appelle Desdémone, comme l'épouse sacrifiée à la jalousie meurtrière d'Othello dans la célèbre pièce de Shakespeare –, des personnages attachants, une intrigue psychologique maintenue jusqu'à la dernière page avec, surprise !, une sorte de double fin : le roman captif. Un seul bémol : la tendance de Marineau – est-ce là une manière d'écrire héritée de la littérature jeunesse ? – à fournir au lecteur toutes sortes de détails explicatifs qui n'ajoutent rien et qui, au pire, lui donne l'impression d'avoir douze ans et demi ou, au mieux, lui laisse peu de place.

Linda Amyot

Rachel Leclerc
DEMAINS
 Écrits des Forges,
 Trois-Rivières/Écrits du Nord,
 Montreuil-sur-Mer, 2007,
 86 p. ; 10 \$

Dédié à Victor-Lévy Beaulieu, cet « [é]crivain sauvage qui habite le bleu du ciel », ce beau recueil parle, d'entrée de jeu, de l'exigence de la parole poétique, de l'espérance qu'elle projette dans l'horizon qu'elle porte en elle. De fait, l'auteure nous dit explicitement qu'il faut préserver, entretenir l'univers de cette poésie qui nous maintient en vie...

C'est une quête de l'harmonie possible – entre soi et le monde plus « vaste » – qui est ici mise au premier plan, même si la condition humaine est certainement menacée par la barbarie, la noirceur : nous sommes « l'or et la déchéance de l'or ». La poésie pourra ainsi

représenter la lumière qui nous habite tous, et nous fait participer à un « héritage » ancré dans l'existence et la culture, bien que l'auteure avouera qu'elle « avance en profondeur dans un siècle de potences ». Elle poursuit : « [...] je me couche hérissée, furieuse et complice / je me lève entre honte et laideur / j'ai jeté l'irremplaçable, inventé l'inutile. / Je partirai à regret ; je n'ai pas encore combattu ». Mais ce recueil est surtout un bel acte de parole.

Gilles Côté

Wajdi Mouawad
ASSOIFFÉS

Actes Sud, Arles/Leméac,
Montréal, 2007,
41 p. ; 10,95 \$

La fiction peut-elle sauver l'enfance ? La création offre-t-elle un rempart contre la dissolution des rêves de jeunesse ? Wajdi Mouawad, dans sa dernière pièce de théâtre, tente de nourrir ces interrogations, si importantes pour saisir la portée de la culture à une époque de bavardage et de consommation béate. *Assoiffés* évoque, par l'entremise de trois personnages, la soif de sens d'adolescents en butte à un monde de compromissions et aux écueils qui éteignent leur goût d'autrui et de l'inconnu.

Murdoch est un adolescent révolté, qui refuse de se taire un matin de février 1991 : toute la journée, il parlera, posera des questions, interrogera l'existence des passants qu'il rencontre, que ce soit à l'école ou dans le bus. Ses monologues dérangent, appellent à la beauté, vilipendent l'injonction à consommer, seul discours propagé par la télévision et son « Annie Matrice » multiforme. Sa journée chaotique, rapportée par de multiples extraits savoureux de sa logorrhée, croise celle de Boon, aspirant écrivain qui vise à décrire

Thriller réussi

Depuis son tout premier thriller paru en 1997, *Déjà Dead*, l'anthropologue judiciaire américaine Kathy Reichs, qui partage son temps depuis des années entre la Caroline du Nord et Montréal, s'est taillé une place de choix dans le cœur des amateurs d'intrigues bien ficelées. Dans ce neuvième roman au titre parlant, *Entre deux os*, l'auteure ramène à ses familiers l'attachant personnage de Temperance Brennan, anthropologue judiciaire d'âge moyen et sorte d'*alter ego* de Kathy Reichs. Cette fois, Tempe, comme on l'appelle, s'éloigne de ses turfs traditionnels pour enquêter en marge de fouilles archéologiques sur de mystérieuses morts et disparitions.

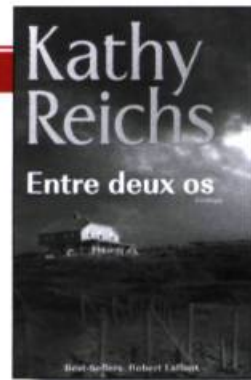
Sur une plage isolée au nord de Charleston, un corps en décomposition est découvert parmi des ossements préhistoriques. Et alors que la vie personnelle de Tempe se corse, avec la réapparition entre autres de son ex-mari, trop charmant pour être inoffensif, celle-ci doit mettre ses états d'âme de côté pour venir en aide aux autorités locales et à une amie chère dans ce qui va s'avérer un dossier complexe... et fort dangereux.

Tous les romans de Kathy Reichs ne sont pas d'égal force. Certains ont péché par excès de complexité, par des récits trop touffus, un peu alambiqués, mais ici, ce n'est pas le cas.

Entre deux os compte en effet parmi les plus réussis de cette auteure et offre au lecteur ravi une chasse au meurtrier palpitante, efficace, dans un récit de facture plutôt classique, tout à fait dans la lignée de maîtres du genre tels que Patricia Cornwell. Qui s'en plaindra ? L'auteure, comme c'est son habitude, puise dans son expérience professionnelle mais aussi dans l'actualité pour aborder des sujets tout à fait contemporains. Ici, elle se penche entre autres sur la question du trafic d'organes humains, mais effleure aussi avec bonheur plusieurs autres questions, comme l'impact du cancer sur les proches du malade.

Comme toujours avec Kathy Reichs, les amateurs de détails scientifiques se délecteront en suivant pas à pas les méandres de la quête d'indices. Un livre franchement difficile à poser avant la fin !

Florence Meney



Kathy Reichs
ENTRE DEUX OS
Trad. de l'américain par Viviane Mikhalkov
Robert Laffont, Paris, 2007, 415 p. ; 26,95 \$

la beauté dans un devoir de français, désir qui le conduit à un échec cinglant auprès des autres étudiants et de son frère lorsque sa pièce de théâtre est révélée à la classe.

Des années plus tard, Boon, ayant abandonné ses idéaux pour endosser le métier d'anthropologue judiciaire, doit reconstituer l'identité de deux cadavres trouvés noyés. Le passé refait alors surface, et cette fatidique journée de février réveille des souvenirs blessants. Grâce au doigté de Mouawad, les existences de Boon et de Murdoch se mêlent à la pièce créée à l'époque par l'étudiant. Le personnage de Norvège élaboré alors, une incarnation de la beauté dans un monde détérioré, renouvelle l'espérance

du dramaturge en herbe et suscite sa prise de parole ultérieure.

Pièce sur l'adolescence et sa confrontation au mensonge contemporain, où discours et réalité secrètent plus de laideur que de beauté, plus de raison que de création, *Assoiffés* tient du cri. Mouawad, avec son talent usuel et une construction à multiples paliers, y plaide l'importance d'entretenir la curiosité nécessaire pour abreuver les rêves qui nous déterminent. Sans avoir l'impact de sa trilogie (*Littoral*, *Incendies*, *Forêts*), sa dernière création est une variation intéressante sur les motifs de son théâtre et en réitère la pertinence et la beauté.

Michel Nareau

Norman Manea
LE RETOUR DU HOOLIGAN

Trad. du roumain
par Nicolas Véron
Seuil, Paris, 2006,
452 p. ; 39,95 \$

Cette singulière fiction autobiographique, saluée comme un chef-d'œuvre par Antonio Tabucchi, Muñoz Molina et Philip Roth, s'est vu décerner le prix Médicis étranger 2006. Sa singularité réside surtout dans sa perspective narrative éclatée. Dès les toutes premières pages, Norman Manea transporte son lecteur dans un Paradis pas si édénique que ça : Manhattan, fourmière capitaliste où l'au-

roman historique, roman

teur, tantôt au « il », tantôt au « je » (il maintiendra jusqu'à la fin ce balancier de la voix narrative), fait état de sa « mort » survenue neuf ans plus tôt, lors de son exil de Roumanie. L'écrivain, ingénieur de formation, a senti sa vie menacée après qu'un article eut fait de lui une *persona non grata*. Il y mettait en cause Mircea Eliade pour ses relations avec la Garde de fer dans les années 1930. D'ailleurs, par son titre, *Le retour du hooligan* – « hooligan » pour « dissident, exclu » – fait référence à un roman de 1934 du « premier » Eliade, nationaliste et antisémite, et à la cinglante riposte que lui fit Mihail Sebastian. Romancier de la mémoire plutôt que mémorialiste, Manea raconte non pas un seul, mais *deux* retours. Le premier, imaginaire, s'appuie sur « [l]e passé comme fiction ». Il englobe différents épisodes marquants d'une vie soumise aux tribulations de l'Histoire sous le joug de Hitler, de Staline, de Ceausescu ou du sort : la déportation en Transnistrie à seulement cinq ans, l'instauration de l'« Utopie rouge » et de la « dictature du prolétariat », la détention du père de l'écrivain au camp socialiste de Periprava à la suite d'un procès truqué, le séisme du 4 mars 1977, la catastrophe de Tchernobyl... Le second retour (« La postérité »), bien réel quant à lui, a lieu en 1997, quand Manea accompagne le recteur du Bard College, où il est professeur et écrivain en résidence, à une tournée de conférences en Roumanie. Depuis douze ans, le visage de la Roumanie a beaucoup changé. La mère de Manea est morte et le communisme s'est (ou semble s'être) effondré. En plus de

quatre cents pages, Manea évoque sans tendresse ni ressentiment la « mascarade communiste » et les aberrations qu'elle a produites en des temps où l'État roumain se croyait l'unique propriétaire des individus, des biens et des initiatives. En résulte un livre percutant.

Patrick Bergeron

Gerald Messadié
JUDAS LE BIEN-AIMÉ
Lattès, Paris, 2007,
307 p. ; 29,95 \$

Durant vingt siècles synonyme de la plus abjecte trahison, le nom de Judas se nimbe depuis deux ans d'une aura toute différente. La découverte d'un évangile portant son nom causa, en 2005, une immense commotion dans les hautes sphères du christianisme. Lorsque l'on déchiffra le message du papyrus, le choc fut encore plus intense : Judas n'aurait pas été le traître décrit par la Bible mais plutôt le disciple préféré de Jésus, celui qu'il chargea de l'aider à se dépouiller de son enveloppe charnelle. Ainsi, Judas n'aurait pas vendu son maître aux grands prêtres de Jérusalem mais l'aurait aidé à accomplir la parole divine.

Nous retrouvons donc dans ce roman un Jésus uni à Marie de Magdala, opposé au clergé de l'époque par un schisme profond concernant la pluralité de Dieu telle qu'elle est effectivement décrite dans le Deutéronome, survivant physiquement à sa crucifixion, caché par quelques initiés pour échapper à un second jugement humain, et un Judas spirituel, déchiré entre son amour pour le Messie qui l'incite à le sauver et son désir de lui obéir qui lui commande



de le livrer, assumant le rejet des apôtres, et finalement assassiné, pendu à une branche...

L'immense érudition et le talent de Gerald Messadié nous convient à une relecture rafraîchissante et authentique du récit fondateur du christianisme.

Suzanne Desjardins

Serge Lamothe
TARQUIMPOL
Alto, Québec, 2007,
229 p. ; 22,95 \$

Beau et fébrile roman que ce *Tarquimpol*. Placé sous la figure tutélaire de Franz Kafka, qui y est considéré comme l'un des rares génies humains, le quatrième roman de Serge Lamothe est une méditation sur les entraves à l'amour et un plaidoyer en faveur du polyamour, véritable art de l'imagination et de la complicité qui cherche à recréer d'autres liens amoureux. Kafka en incarnerait l'exemple. Une telle thèse semble lourde, plutôt didactique ; or, *Tarquimpol* évite habilement le piège de la démonstration terne. Aussi, Serge Lamothe parvient à surprendre ses lecteurs grâce à l'emploi de la deuxième personne du singulier. En effet, les deux sections du roman, entre-

coupées de trois intermèdes rédigés en italique (et à la troisième personne), sont entièrement écrites au « tu », ce qui donne à l'œuvre un regard distancié et empathique tout à la fois, de même qu'un phrasé envoûtant, proche de la poésie de Michel Beaulieu.

Un romancier québécois anonyme s'adresse ainsi à lui-même dans un cahier vierge intitulé « Tarquimpol », du nom d'un hameau français, plongé dans un continuel brouillard, que Kafka aurait peut-être visité. L'auteur, qui rédige un mémoire sur le romancier tchèque, apprend cette anecdote discutable d'Ayla, Française attirante dont il s'éprend et pour laquelle il rompt son mariage. Il prend la plume dans ce cahier après avoir traversé l'Atlantique pour s'installer avec elle à Soyons, dans la campagne française. Il veut élucider le mystère de Tarquimpol, mais rapidement il constate, par l'attirance plus que physique qu'exerce sur lui une amie du couple, Laurie, qu'une autre entreprise l'accapare davantage, celle qui consiste en la création d'une utopie amoureuse où il deviendrait possible d'aimer plus d'une personne à la fois. L'art de Lamothe réside dans la jonction des deux trames narratives et dans sa façon de rendre les interrogations de l'écrivain, sans lourdeur aucune, en joignant sobriété et richesse pour décrire un pan de l'histoire, véridique ou fantasmé.

La présence en deuxième partie d'un second cahier, « Pokeshaw », gentilé amérindien d'un lieu tout aussi mystérieux, laisse entendre que la démarche de l'auteur se poursuit, que de nouvelles voies s'ouvrent à lui. Il en va de même pour le lecteur, qui découvre dans ce roman riche, truffé de détails et d'apartés, les mystères d'un esprit qui se donne pour mandat de révéler sa vérité.

Michel Nareau

roman, récit, roman historique

Michael Delisle

DÉE

Bibliothèque québécoise,
Montréal, 2007,
129 p. ; 8,95 \$

L'actualité littéraire absorbe quantité de bouquins sans toujours parvenir à faire ressortir les titres les plus significatifs. La publication en format de poche permet à l'occasion de revenir sur de grands romans. *Dée* de Michael Delisle est l'un d'eux. Publié d'abord en 2002, ce court roman poignant décrit l'existence pauvre et étouffante d'Audrey Provost, dite Dée, perdue entre des rêves qu'elle ne parvient pas à articuler et un ennui devant une vie pour laquelle elle n'est pas outillée. Tombée enceinte à l'âge de 15 ans, Dée, dans le Longueuil des années 1950, doit sauver les apparences ; elle se marie avec Sarto, qui n'a aucun intérêt, une fois la conquête passée, pour cette jeune femme. Emprisonnée dans une vie terne mais confortable, dans une banlieue en expansion, hypnotisée par un modèle de vie vendu en revue, Dée passe le temps, mais ne fait qu'attendre en épiant la rue depuis sa fenêtre. Sa maison et son bébé, jamais nommé, comme s'il n'était qu'une charge de plus sur ses frêles épaules, deviennent son tombeau.

Dans *L'amélanchier*, Jacques Ferron avait décrit une enfance enchantée par les récits d'un père qui séparait le monde (un Longueuil à mi-parcours entre le village et la banlieue, tout comme celui de Delisle) entre le bon côté des choses (le jardin) et le mauvais (la rue). Delisle reprend ce récit d'enfance et ce cadre géographique pour en explorer uniquement le mauvais

côté, cette rue, véritable appel vers l'ailleurs, mais source de multiples maux. Dée est captivée par l'effervescence de la rue, mais cet espace n'apporte qu'abattement et tristesse. Jeune fille trop vite sortie de l'enfance et des jeux (même ceux abjects du dépotoir décrits admirablement par l'auteur du *Désarroi du matelot*), Dée ne réussit pas à franchir le pas qui lui donnerait accès à un autre univers. Avec un enfant, gardienne d'une maison qui l'isole, elle ne peut pas atteindre le bon côté des choses.

Véritable bijou, finement écrit, avec une distance et une absence de jugement qui mettent le lecteur devant un drame, *Dée* est un roman remarquable, qui en quelques mots ouvre un univers et montre la détresse engendrée par ces passages vers un mode de vie balisé et conformiste. Sans empathie, mais avec la force d'une narration perspicace et étonnante, Michael Delisle confirme à nouveau toute la vitalité de son œuvre.

Michel Nareau

Tatiana de Rosnay
ELLE S'APPELAIT SARAH
Trad. de l'anglais
par Agnès Michaux
Héloïse d'Ormesson, Paris,
2007, 356 p. ; 39,95 \$

Un *devoir de mémoire*, une histoire de femmes, un récit à deux voix, à soixante ans d'intervalle. En 1942, à Paris, « la fillette » Sarah vit l'horreur de la rafle du Vél'd'Hiv. En 2002, la journaliste américaine Julia, double de l'auteure franco-britannique Tatiana de Rosnay, part à la découverte de ces Juifs français, déportés et assassinés sous l'Occupation.



En alternance, un chapitre l'une, un chapitre l'autre, les deux protagonistes d'*Elle s'appelait Sarah* se répondent, jusqu'à ce que leurs destins se croisent et inéluctablement fusionnent. « Deux familles liées par la mort. » Et pour soutenir la tension dramatique, un couple en déroute, une grossesse, un détour romantique en Italie et un lourd, trop lourd secret pour une bien petite fille.

Plusieurs auteurs et dramaturges ont raconté cette page noire de l'histoire de France et depuis 1946 une plaque commémorative rappelle le triste événement. « Passant, souviens-toi ! » La tragédie a ensuite été dénoncée en 1995 par le président Chirac puis en 2002 par le premier ministre Raffarin. « Oui, le premier acte de la Shoah s'est joué ici, avec la complicité de l'État français. »

En contrepois à la honte et aux atrocités, un important rappel des bonnes actions accomplies par des Justes rétablit l'équilibre de la saga. « L'Institut Yad Vashem de Jérusalem donne ce titre aux non-Juifs qui ont sauvé des Juifs pendant la guerre. »

Le style nerveux, journalistique de Tatiana de Rosnay sert bien le propos dans les chapitres contemporains du roman mais devient parfois mièvre dans les parties dramatiques. Est-ce la vision trop sentimentale d'une Américaine vivant à Paris ? « J'avais le mal du pays – de ce qui était encore mon pays, même si j'avais passé plus de la moitié de ma vie en France. »

Succès de librairie, *Elle s'appelait Sarah* sera publié prochainement dans une vingtaine de langues et l'adaptation cinématographique de Gilles Paquet-Brenner devrait suivre.

Michèle Bernard

Pierre Combescot
FAUT-IL BRÛLER
LA GALIGAI ?
Grasset, Paris, 2007,
302 p. ; 29,95 \$

Il y a des écrivains qui font ce qu'ils veulent avec leurs lecteurs et ceux-là se laissent porter sur la vague avec le plus vif des plaisirs. Vous aurez compris que Pierre Combescot est un grand écrivain, un habile styliste et un raconteur merveilleux d'histoires merveilleuses. Je me rappelle la lecture des *Filles du calvaire*, de *La sainte famille*, des *Funérailles de la sardine*, un pur enchantement ; ce fut la découverte qu'un romancier est avant tout un raconteur d'histoires et qu'il doit user d'une langue qui coule de source et qu'il sait maîtriser. Combescot a toutes ces qualités et, en plus, on sait qu'il s'amuse en écrivant, qu'il se raconte ces histoires avant de nous les livrer dans leur forme définitive. On lit Combescot, on

en redemande, on ne se lasse pas, peu importe où il nous amène. Ce n'est pas extra ?

Léonora Galigai, laideron d'origine florentine, un peu difforme, devint la confidente et la coiffeuse (tâche éminemment capitale), presque la sœur d'une reine de France, la molle Marie, deuxième épouse d'Henri IV. Cette Galigai épousa Concino Concini, un Florentin intrigant qui fut fait marquis d'Ancre et maréchal de France. Il accumula richesses et titres avec une habileté diabolique. Léonora et Concino, détestés par le peuple et par les grands (princes, ducs et *tutti quanti*), furent assassinés sans trop de façons, comme on savait le faire à l'époque. On tuait avec dagues et stylets, on décapitait, on charcutait, on brûlait. Toute une époque ! Il faut lire la description faite par Combescot de la rencontre entre Henri IV et Catherine de Médicis. On y est tout entier à l'écoute. Et c'est une part de l'histoire de France, sous les Médicis et les Valois, au tout début de l'ère des Bourbons. Période plus décadente, impossible ! Plus opulente, rare ! Plus inspirante pour un romancier, impossible ! Tout est juste, tout est vrai, tout est vivant.

Pierre Combescot prend plaisir à nous amener là où ça s'est passé, il connaît tous les méandres, il s'immisce dans les chambres, on se glisse derrière lui dans les lieux les plus secrets pour écouter ceux qui ourdisent de sombres complots, on devient presque les témoins de ce qui se trame. Peut-on en demander plus ? Peut-on, comme lecteur, être plus satisfait ? On se lèche les babines, on retarde la lecture pour que ça ne finisse pas, pour que ça dure le plus longtemps possible. Plongez au plus vite dans ce Combescot-là ! Et vous plongerez dans tout ce qu'il a écrit. Une drogue, je vous dis.

Richard Desgagné

Nouvelles de la solitude

Subtilement rattachées les unes aux autres ou se permettant un vol entièrement autonome, les vingt nouvelles que propose ici Michel St-Denis dépeignent ou évoquent un univers où rares sont les échanges cordiaux ou même épidermiques entre les humains, leurs semblables et la vie. Non seulement la solitude est partout, mais elle s'enferme dans diverses formes d'incommunicabilité. On ne rejoint pas les autres, on vit sans eux comme ils vivent sans nous, et cela est irréversible. On ne se demande pas si cela est injuste, on constate qu'ainsi vont les choses. Tel s'installe sur un banc en espérant attirer quelques regards, mais la mort s'intéresse à cette présence avant que le fassent les vivants. Il suffit que meure le chien bien-aimé pour que la jeune fille renonce à tirer sa misérable famille de sa somnolence. Le suicidaire rate tout, y compris son suicide ; douloureuse ironie, il meurt au moment où il allait se raccrocher à la vie. Un stylo rouge passe sans logique ni plan d'une main à l'autre, dans un long carambolage où les passages du témoin se succèdent sans s'expliquer. L'inventive madame Mongeau, qui fera surface dans une autre nouvelle, jure avoir vu, de ses yeux vu, son voisin massacrer sa famille à coups de hache. L'enquête innocentera le voisin qui deviendra ermite plutôt que de garder contact

avec ses semblables : « [...] juste au moment où un civilisé le débusqua, l'ermite se laissa absorber par la terre ». Dans la courte nouvelle éponyme, c'est une très jeune existence qui déclare : « Je m'abîme à l'intérieur du vide ». Au moins une exception, cependant : de la peur de l'enfant naît la maturité.

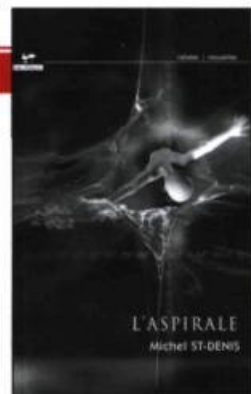
Un univers clos, par conséquent, fragmenté en d'innombrables isolements, peut-être absurde au sens qu'Albert Camus donnait à ce terme. Peu ou pas de plaintes, car la présence humaine est quantité négligeable. Tout cela a-t-il un sens ? Chacun, laisse entendre la dernière nouvelle, est tenté de le rechercher. « Mais le Grand Ensemble a-t-il besoin que tu lui réserves un sens ? » L'écriture, malgré quelques calembours complaisants, correspond aux exigences d'un regard lucide.

Laurent Laplante

Michel St-Denis

L'ASPIRALE

Vents d'Ouest, Gatineau, 2007, 133 p. ; 17,95 \$



Lília Momplé
NEIGHBOURS

Trad. du portugais

par Paula Salnot et Inô Riou

Les Allusifs, Montréal, 2007,
172 p. ; 21,95 \$

En 1975, le Mozambique, qui s'étire le long de l'océan Indien tout au sud de la côte ouest africaine, jusqu'alors colonie portugaise, obtient l'indépendance. Au cours de la vingtaine d'années qui suivent, des groupuscules formés de mercenaires à la solde du gouvernement du pays voisin, l'Afrique du Sud, toujours sous le joug de l'apartheid, cherchent à déstabiliser le nouvel État par des actes terroristes. Voilà ce dont l'écrivaine, politi-

cienne et haut fonctionnaire Lília Momplé, tour à tour secrétaire d'État à la culture, directrice de l'Association des écrivains et directrice du Fonds pour le développement artistique et culturel du Mozambique, veut témoigner dans ce premier roman traduit en français aux éditions Les Allusifs.

Inspiré de faits réels, *Neighbours* suit les parcours parallèles de trois femmes entre 19 et 8 heures le lendemain matin. Au cours de cette nuit de mai 1985, à Maputo, Narguiss attend en vain son mari Abdul, resté au village natal avec sa jeune maîtresse, tandis que ses trois filles préparent le repas pour la fête musulmane de l'Aïd, qui met fin au ramadan, tout en

discutant des événements qui secouent le pays et de l'occasion qui s'offre à elles de tout quitter pour aller vivre au Portugal. Dans une maison sous-louée à des gens partis vivre quelques années à l'étranger, Leia s'occupe de sa petite fille et prépare le même repas de choux, puisqu'il n'y a rien d'autre à manger depuis trois ans, pour son mari Januario, rentré tard après les cours de portugais qu'il donne le soir, en plus de son travail en usine le jour, pour arriver à faire vivre sa famille. Mena, elle, sent monter l'angoisse au fur et à mesure que les « amis » de son mari Dupont s'installent dans son salon ; qui sont ces hommes qui la dévisagent et, en particulier, ces deux Blancs venus d'Afrique du Sud ?

roman, poésie, roman historique

Quels liens unissent ces trois femmes ? Comment les fils ténus de leurs histoires, qui n'auraient pas dû se croiser, s'imbriquent-ils au cœur du drame qui marquera, encore une fois, les heures de la capitale mozambicaine ? Et au terme de cette longue nuit, qui pourra contempler le lever du soleil ? *Neighbours*, la tragédie méconnue d'un pays qui cherche à naître. Un roman captivant dès les premières pages.

Linda Amyot

Nelly Arcan
À CIEL OUVERT
Seuil, Paris, 2007,
272 p. ; 29,95 \$

Rose et Julie se disputent l'amour du même homme. Elles ont une « beauté féroce » et font partie de ces femmes qui, pour capter le désir masculin, utilisent la technologie, se tournant tantôt vers les salles de gym, tantôt vers la chirurgie. Le roman confronte, d'un côté, la vision d'un corps idéal et parfait et, de l'autre, le corps morcelé que l'on soumet au scalpel, dont les parties constituent une obsession tant chez celle qui transforme un par un les attributs particuliers de son physique que chez l'homme dans ses préférences sexuelles.

Pour camper son histoire, Nelly Arcan a choisi d'adopter une écriture plus narrative sans pour autant faire disparaître les traits qui caractérisent ses livres précédents. Délaissant le récit autofictionnel pour aborder un genre plus propice à la multiplication des points de vue, l'écrivaine, paradoxalement, met en scène des femmes qui portent le même masque, évoluant dans une société marchande où l'on

cherche à dépasser l'autre en l'imitant au lieu de cultiver son unicité. Le passage du « je » à la troisième personne, dans son œuvre, contribue à faire état d'un conformisme, d'un ordre universel qui dépasse l'individu. Malgré leurs personnalités et leurs attitudes différentes (l'un des deux personnages féminins, par exemple, considère les choses avec plus de recul), Rose et Julie se ressemblent beaucoup. Elles incarnent toutes deux la « femme-vulve » et le sexe qui transcende leur corps, sous la plume de l'auteure, devient un symbole dans lequel le regard masculin est enfermé. Celui que l'on tente de séduire est finalement pris dans une structure où, dans un élan de surenchère,



l'on va au-devant de ses désirs et de ses fantasmes. *À ciel ouvert* parvient à illustrer cette idée avec des images fortes. Tout en nous rappelant la symbolique de Georges Bataille, le roman aboutit à un dévoilement, à une fin où les choses sont portées à leur paroxysme.

Nelly Arcan, de cette manière, fait évoluer son style. Malgré cette tendance au retour du même, on perçoit maintenant, chez l'écrivaine, une volonté de faire contrepoids à cette structure circulaire qui subsiste dans son dernier livre, une volonté de modifier son approche de l'écriture qui, déjà, a été signalée par l'appellation « roman ».

Marie-Ève Pilote

Thomas Scott
USER'S GUIDE TO A BLANK WALL/ MODE D'EMPLOI POUR UN MUR VIDE
Du Gref, Toronto, 2006,
190 p. ; 22 \$

Combien de poètes se perdront dans les couloirs d'une vie où les comptes à payer justifient les travaux alimentaires ? Combien ne reviendront jamais à leur plume, premier amour et réelle raison d'être ? Ne faudrait-il pas alors absolument célébrer les quelques cas qui semblent avoir réussi le retour à la poésie ?

Après une longue carrière dans les tours à bureaux de Toronto à se vautrer dans les boues de la publicité et du marketing, après avoir été président et directeur général, Thomas Scott, maintenant sexagénaire, est revenu à la poésie, une passion qui a hanté sa jeunesse. Il publie en édition bilingue (anglais-français) *User's Guide to a Blank Wall/Mode d'emploi pour un mur vide* aux éditions du Gref, un éditeur franco-ontarien.

Éloignée de la métaphysique, d'un jargon hermétique trop souvent confondu avec l'esprit poétique, la poésie de Thomas Scott est belle, simple et fait du bien. Elle sait même faire sourire. Elle étonne, elle déstabilise. Contrairement à nombre de poètes, Scott n'intellectualise pas des sujets ou des émotions, des impressions ou des images qui n'en ont pas besoin. « J'ai

Roland Bourneuf
Pierres de touche
L'instant même

L'instant même félicite
Roland Bourneuf
Finaliste au Prix du Gouverneur général dans la catégorie Études et Essais.

Avec « lire » et « écrire », sous ma plume reviennent magnétiquement les mots « comprendre, connaître, ressentir, apercevoir, accomplir ». Ce sont eux qui, comme un réseau de fils rouges, courent dans ces pages (p. 50).

envie de toi, mais ne te le dirai pas. / Ni maintenant ni jamais. / J'ai besoin de te le dire tout haut, que j'ai envie de toi, / pour savoir que c'est vrai, / mais si tu m'entendais / tu pourrais changer [...]. J'ai trop envie de toi / pour te perdre en échos / dans un dédale de miroirs. / Cela vaut mieux / beaucoup mieux / que de risquer de te perdre.»

Écrits en vers libres, les textes de Thomas Scott se concluent souvent, un peu comme certaines nouvelles, par un revirement inattendu. Ne craignant ni l'humour ni l'absurde, le poète séduit grâce à l'imprévisibilité de ses chutes. Ses thèmes, son lexique et l'atmosphère – de naïveté ? – qui enveloppe l'ensemble du recueil sont une véritable brise rafraichissante soufflant sur un genre littéraire trop souvent sclérosé par des ambitions largement plus poétiques que les textes qu'elles arrivent à créer.

Sylvain Marois

André Girard
PORT-ALFRED PLAZA
Québec Amérique, Montréal,
2007, 206 p. ; 22,95 \$

Étienne, un étudiant au doctorat, met la rédaction de sa thèse sur la glace afin de se consacrer à un projet d'écriture romanesque. Le temps de « [c]inq semaines de réclusion [et cela] pour vivre au rythme de la ville », il loue une chambre d'hôtel à Port-Alfred, au Saguenay. Dans son sac, il apporte des enregistrements audio d'entrevues réalisées avec certains habitants de la ville, des cassettes qui sont le fruit d'un terrain anthropologique effectué quelques mois auparavant par un collègue de l'université. Interpellé et fasciné par les discours et les confidences que contiennent ces bandes sonores, Étienne est parti à la rencontre des gens qu'il souhaite transformer en êtres de papier. Aussi, à l'hôtel où il loge, il fait

Littérature canadienne-anglaise

A cinquante ans, Ambroise Zéphyr mène une vie heureuse entre un travail de publicitaire où il démontre tout son talent et, surtout, une femme dont il est toujours très amoureux, Zappora Ashkenazi, surnommée Zip. Mais voilà que tout s'assombrit d'un seul coup lorsqu'il apprend qu'il est atteint d'une maladie rare, mortelle et foudroyante. Que fera-t-il de ce seul mois qui lui reste à vivre ? S'effondrer ou tenter de trouver dans quelque coin du monde un traitement de la dernière chance ? Ambroise choisit plutôt de vivre pleinement le temps qui lui reste, à sa façon. Le voilà alors parti en compagnie de Zip sur les traces d'un alphabet tout personnel : « A » pour Amsterdam, « B » pour Berlin, « C » pour Chartres et sa cathédrale, « D » pour Deauville et les beaux souvenirs de son voyage de nocces, « E » pour l'île d'Elbe, « F » pour Florence... Au bout du voyage, à la fin de l'alphabet, qu'y aura-t-il pour « Z » ? L'île de Zanzibar ?

Avec son tout premier roman, C. S. Richardson propose en quelque 150 pages une très charmante histoire, touchante et résolument moderne. Son rythme rapide, presque

saccadé, qui, dans un autre domaine s'apparenterait à un scénario de vidéoclip, n'empêche pas l'émotion et, malgré sa fin inéluctable, *La fin de l'alphabet* n'a rien de triste ou de morbide. Une jolie fable sur le pouvoir des voyages et des arts dans nos vies. Un hymne à la vie et surtout à l'amour qui lui donne tout son sens.

Richardson, qui est directeur du département graphique de la maison d'édition Random House de Toronto, a obtenu des critiques enthousiastes dans la presse canadienne-anglaise. Avec raison. Ne reste plus qu'à attendre son second roman.

Linda Amyot

C. S. Richardson
LA FIN DE L'ALPHABET
Trad. de l'anglais par Sophie Voillot
Alto, Québec, 2007, 150 p. ; 19,95 \$

la connaissance d'une fille aux mœurs singulières. Johanna est à la fois femme de chambre, étudiante, mais surtout, elle co-dirige un site Internet de sexualité fétichiste. Si Étienne l'ajoute au nombre des personnages de son roman, Johanna, en contrepartie, utilise les services d'Étienne le temps d'une séance de photos pour son site Web. Ainsi, durant son séjour dans la ville portuaire, divers événements fortuits se présentent à l'apprenti romancier.

Port-Alfred Plaza est le cinquième ouvrage du romancier et poète André Girard, et sa première fiction à être publiée chez Québec Amérique. Il s'agit d'un roman sur le thème de l'écriture, mais aussi d'une histoire qui dévoile des gens simples, des ouvriers, cela dans la spontanéité de leurs discours quotidiens. Comme l'affirme

d'ailleurs un des personnages au principal protagoniste, « tu donnes la parole à ceux et celles qui ne feront jamais l'histoire ». Par la présence de nombreux narrateurs, l'ensemble du texte propose un caractère polyphonique très bien orchestré dans lequel diverses voix s'entremêlent. Également, bien que le roman emprunte la forme du journal intime, la temporalité est mouvante. Les souvenirs d'Étienne se transportent de Québec à Moscou, Monsieur Fernand revisite le Québec des années cinquante et soixante et Lili se remémore son passé d'aguicheuse de marins. Cela dit, en plus de rendre compte du monde sensible avec nuance et perspicacité, André Girard fait preuve d'une grande maîtrise des codes romanesques.

Louis-Marin Savard

Daniel Kehlmann
LES ARPEUTEURS DU MONDE
Trad. de l'allemand par Juliette Aubert
Actes Sud, Arles, 2007,
300 p. ; 34,95 \$

Dans *Les arpenteurs du monde*, Daniel Kehlmann raconte l'histoire de « deux créatures venues d'un autre monde » dans l'Allemagne romantique de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. D'abord, il nous fait pénétrer dans les coulisses de la vie du mathématicien et astronome Carl Friedrich Gauss (1777-1855). Issu d'un milieu modeste, cet homme sombre, atrabilaire, d'une grande dureté avec ses enfants, haïssait aussi bien sa femme que les déplacements. Chez lui la sécheresse du cœur n'était contrebalancée



I policier, roman

que par un attachement infantile à sa mère et par son amour des femmes. Surnommé le « prince des mathématiques », Gauss était à ce point obsédé par elles qu'il sauta de son lit en pleine nuit de noces pour noter une formule. On lui doit, entre autres découvertes, celle du polygone à 17 côtés et la fameuse courbe de probabilité normale qui porte son nom.

En parallèle, Kehlmann met en scène la vie du naturaliste et explorateur Alexander von Humboldt (1769-1859). Issu d'une riche famille berlinoise que fréquentait Goethe, il était un élève médiocre qui découvrira relativement tard sa passion pour l'exploration. Avec un ami rencontré à Paris qui fut peut-être aussi son amant, Aimé Bonpland, il s'embarque pour l'Amérique du Sud, en 1799. Pendant cinq ans, il mesurera, comptera, chiffrera tout ce qui se présentera sur son chemin : longitude, latitude, pression atmosphérique, largeur des fleuves, profondeur des abîmes, force des courants et jusqu'au nombre de poux sur la tête des autochtones. Il n'hésitera pas à plonger au fond des gouffres, à escalader les plus hautes montagnes et à affronter mille dangers pour découvrir le canal reliant l'Orénoque et l'Amazonie. Ses découvertes lui vaudront la gloire.

Histoire de deux boulimiques de la connaissance, *Les arpenteurs du monde* aurait pu se perdre dans l'abstraction – et nous perdre du même coup –, considérant les sphères où évoluent ses héros. Sans réduire la complexité de leur pensée, Daniel Kehlmann réussit heureusement à les peindre dans

toute leur humanité, coincés entre les vicissitudes et la médiocrité du monde qui les entoure et l'exaltation des projets qu'ils ne cessent de nourrir pour faire reculer les limites de l'ignorance. Cette quête du savoir n'est pas sans rappeler celle du *Narcisse et Goldmund* de Hermann Hesse. Avec *Les arpenteurs du monde*, Daniel Kehlmann signe un livre captivant, souvent ironique et quelquefois d'une grande beauté. Pas étonnant que l'Allemagne lui ait fait un triomphe.

Yvon Poulin

Frédérique Molay
LA 7^e FEMME
Fayard, Paris, 2006,
468 p. ; 15,95 \$

Commissaire divisionnaire au 36, quai des Orfèvres, la Crim' comme on l'appelle souvent dans les polars français, Nico Sirsky est aux prises avec un tueur en série qui, dès le premier meurtre, annonce que chaque jour, pendant une semaine, une femme sera torturée et tuée. Toutes les victimes présentent le même profil : brune, jolie, mi-trentaine, milieu aisé et, pour les premières, enceintes d'un mois environ. Mais plus la semaine avance, plus l'étau se referme sur Sirsky alors que le psychopathe semble vouloir s'en prendre directement à l'entourage immédiat du jeune commissaire. Qui sera la septième femme ? Sa mère, sa sœur, son ex-femme dépressive ou sa nouvelle flamme, le D^r Caroline Dalry ?

Depuis plusieurs décennies, le 36, quai des Orfèvres décerne



son grand prix annuel sur manuscrit anonyme au roman policier qui a retenu l'attention d'un jury présidé par le directeur de la Police judiciaire parisienne et formé de gens du métier. Le prix 2007 a été attribué au roman de Frédérique Molay, auteure d'un précédent polar. On peut se demander ce qui, cette

année, a vraiment plu au jury... Les passages explicatifs sur le fonctionnement, la structure et l'efficacité de la Criminelle qui oscillent entre le ton journalistique et le panégyrique ? L'image mythique projetée par les deux personnages principaux ? Ce n'est pas tous les jours qu'on croise un séduisant commissaire divisionnaire de 38 ans et une femme médecin spécialiste doublée d'une professeure d'université de 35 ans belle et sensuelle...

Bourré de clichés, ce roman au style convenu, aux personnages sans psychologie – de sorte, entre autres, qu'on n'arrive pas à croire aux « motivations » tordues du tueur –, tient toutefois le lecteur en haleine par la rapidité de l'action et le suspense qu'il maintient (presque) jusqu'à la fin.

Linda Amyot

Robert Gagnon
LA MÈRE MORTE
Boréal, Montréal, 2007,
267 p. ; 22,95 \$

« Paillard, rabelaisien, parfaitement irrévérencieux »... une quatrième de couverture n'a jamais si bien rendu l'essence même d'un roman ! *La mère morte* s'ouvre sur un enclavage et se clôt dans la volupté d'une partie de... Monopoly !

Le deuxième roman de Robert Gagnon met en scène des professeurs d'université qui, ma foi, ne sont pas sans rappeler, à bien des égards, les professeurs d'université ! Ses personnages, fictifs jusqu'à nouvel ordre, sont néanmoins si crédibles qu'on pourrait croire que l'auteur profite du couvert de la fiction pour écorcher quelques spécimens bien réels de son entourage (pas toujours commode d'être un collègue de Robert Gagnon !).

Voilà une histoire rocambolesque que seuls les grands, les vrais, les purs intellos savent

si bien concocter. Loin du roman érudit, tout aussi loin du roman universitaire à la David Lodge, le dernier-né de Gagnon reste, dans mon palmarès personnel, inclassable. Une intrigue scélérate, une galerie de personnages excessifs, truculents et typés, un peu de tourisme, plusieurs vacherries, un plan calamiteux, deux dignes représentants d'une secte, un grand naïf à l'esprit embrumé par le souvenir trop vif de sa mère, un travesti, une chipie et vlan ! il n'en fallait pas davantage pour caricaturer sur un ton goguenard les grands du cénacle universitaire !

Attention, amateurs de sensations intellectuelles très fortes, vous risquez d'être déçus ! Toutefois, si vous assumez votre petit côté voyeur, courez en librairie pour vous procurer *La mère morte*, passez au dépanneur pour vous munir d'une grosse bière et installez-vous en terrasse ou sur la plage et dévorez cet audacieux plaidoyer pour l'honnêteté intellectuelle (ça vous surprend, non ?) et les parties de Monopoly !

Un bémol... le passage du langage familier québécois, bien cru, au langage soigné n'a malheureusement pas le naturel des dialogues et des récits d'un Michel Tremblay. Tout de même, on pardonne à Robert Gagnon quelques maladresses car l'univers intimiste très vingt et unième siècle qu'il nous dépeint avec force détails dès les premières pages nous déride, cela va sans dire !

Sylvie Trottier

Joseph Bunkoczy
VILLE DE CHIEN
Triptyque, Montréal, 2007,
195 p. ; 20 \$

Étiqueté roman, *Ville de chien* a une forte empreinte science-fiction, fantastique ou encore fanta-thriller. Pas facile à classer, ce dernier-né de l'ingénieur

Polar

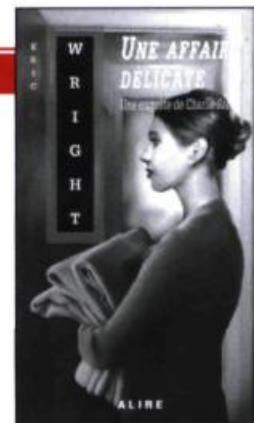
Lire Eric Wright, c'est savourer le roman policier d'époque et de style classiques. On n'y patauge pas dans les mares de sang, on y fréquente de modestes et inventifs meurtriers qui tiennent à régler un problème personnel et qui ont renoncé à perpétrer l'hécatombe record, on y accompagne un professionnel de l'enquête dont la carrière s'apaise en dépit des grenouillages bureaucratiques et des inquiétudes conjugales. Le policier Charlie Salter doit surveiller les susceptibilités policières avec presque autant d'attention que les suspects. Il doit consacrer son expérience et son énergie à son enquête, mais il lui faut aussi trouver le temps de s'assurer de la fidélité de son épouse. Il débusquera l'auteur du crime, mais c'est dans son propre examen de conscience (et auprès d'une précieuse amie de leur couple) qu'il dénichera de quoi exorciser la menace que représente un beau professeur d'italien auprès de sa femme. Sur les deux fronts, l'intuition, l'honnêteté et le sens de la mesure constituent les ingrédients essentiels. Pendant que piétine ou progresse l'enquête, les enfants grandissent et les projets de vacances du couple Salter se précisent agréablement.

Wright détonne quelque peu dans la galerie des auteurs de la maison Alire. Peut-être même fera-t-il piètre figure et pauvre tirage à côté des

enquêtes internationales qui ratissent la planète comme Charlie Salter soignerait un potager. Il peut cependant compter sur le public qui, au cinéma, tient à une intrigue plus qu'aux effets spéciaux et qui, en musique, souhaite ardemment que la mélodie survive aux débordements du *beat*. Il est vrai qu'Eric Wright raconte à merveille, qu'il crée d'un roman à l'autre des personnages semblables aux humains réels et qu'il se refuse à imiter tantôt le justicier privé grand amateur de « cigarettes, whisky et petites pépées », tantôt l'antihéros à la Colombo. On a souvent répété que les bons sentiments font de la mauvaise littérature, mais qui a dit que la réalité ne contenait que des banalités et ne méritait pas d'être racontée ?

Laurent Laplante

Eric Wright
UNE AFFAIRE DÉLICATE
Trad. de l'anglais par Isabelle Collombat
Alire, Québec, 2007, 247 p. ; 12,95 \$



Joseph Bunkoczy. Né en Hongrie et vivant au Québec, l'auteur écrit en français, langue qu'il maîtrise fort bien, même si certaines tournures de phrases nous laissent parfois perplexes.

L'esthétique surréaliste de Bunkoczy lui donne un lien de parenté avec le Polonais Stanislas Lem, dont le best-seller *Solaris* a magnifiquement été porté à l'écran par le Russe Andreï Tarkovski et récemment par l'Américain Steven Soderbergh. L'imaginaire glauque de l'écrivain était déjà perceptible dans son roman *La tour*, incluant les hommes-chiens, le décor irréel, les *squatters* et les quartiers en démolition.

Dans une ville affolée et affolante – véritable héros et personnage de premier plan –, il

y a le méchant et sa fille un peu bizarre, le bon et ses troupes de choc. La rencontre entre les deux principaux protagonistes, le gentil « bon » et le vilain « méchant », se révèle inéluctable. Le tout enrobé de citations extraites de *L'art de la guerre* de Sun Tsu car la ville est en état de siège, il ne faut pas l'oublier.

Si l'issue de l'histoire est assez prévisible, l'architecture, les décors et les personnages secondaires hauts en couleur nous intéressent et nous tiennent en haleine. On se laisse prendre au jeu. « [...] la ville qu'il aimait, la ville telle qu'il la concevait, sa ville. » La froideur des personnages est par contre déconcertante. « Otto referma la porte sans plus se soucier des cadavres. » Ah ?

Petit clin d'œil, l'auteur nous amène parfois dans sa Hongrie natale, via l'architecture Art déco ou Sécession : « Des atlantes puissants soutenaient des balcons ouvragés, des caryatides impavides encadraient des portes cochères ». Ou il nous rappelle la belle Budapest, avec ses bains publics – « l'eau était propre et transparente » – et ses ponts sur le Danube : « Le fleuve traversait la ville et la séparait en deux parties égales ».

Le promoteur véreux, entouré de « ces lignes droites, ces surfaces planes, ces métaux étincelants et ces verres resplendissants », veut s'emparer autant de la ville que de l'âme de ses habitants. La lutte s'annonce féroce.

Michèle Bernard

roman, poésie

Claude Jasmin
CHINOISERIES
VLB, Montréal, 2007,
258 p. ; 25,95 \$

Dialogue entre l'auteur enfant et l'auteur vieillissant. Après avoir publié plus de 50 titres, Claude Jasmin adopte avec *Chinoiseries* une formule qui, sans être innovatrice, est efficace en rythmant les allers-retours dans l'espace et le temps.

L'enfant Claude Jasmin demeure à Villeray, près du marché Jean-Talon, où son père tant aimé tient un magasin de « *Thés, Cafés, Épices, Bibelots exotiques* ». Quant à l'écrivain de 77 ans, il a délaissé Outremont pour Sainte-Adèle où la vie semble bien le traiter. « La vie est belle, la vie est bonne », malgré les défaillances propres à l'âge. « Maudite vieillesse ! » avoue-t-il. Le médecin atteste : « Profitez bien du temps qui vous reste ».

Le voyage et l'ailleurs passent et repassent dans le roman ou mieux dans l'autobiographie. L'enfant part en tramway pêcher dans le port de Montréal alors que « le vieil homme » va dans la piscine voisine et y revient, ressassant ses souvenirs. Voyages en Chine aussi, ouverture au

monde, par la lecture des lettres retrouvées de l'oncle missionnaire. Écrites dans les années 1930-1940, les missives faisaient rêver le petit garçon qui pressentait ne pas devenir un « découvreur, ni un pionnier audacieux, pas même un intrépide reporter ».

Est-ce pour mieux se souvenir que dès la première page l'auteur laisse tomber majuscule et point final, sauf dans les citations ou les lettres de l'exilé ?

Montréal, 1936. L'enfant ne va pas encore à l'école et accompagne son père pour faire les courses. Pendant que l'un fait main basse sur les importations du Chinatown, l'autre découvre la vie et « le port chéri, le quai de l'horloge, le vent, les cargos attachés aux ancrs, les marins criards ».

Sainte-Adèle, années 2000. Un vieillard casse tout, tombe, se blesse, devient un danger public au volant de son auto, « éclate soudain en larmes ». Il établit de durs et ô combien réalistes constats : « [...] rajeunir, oui – garder la santé – il sait qu'il est trop tard pour lui – faire durer la vie ».

Le voyage de l'enfant s'achève avec la rentrée. « L'été va s'achever, c'est vraiment terminé les excursions au port [...] à jamais ? » Le voyage du terrible



bavard – provocateur, parfois inutilement virulent – qu'est Claude Jasmin se continue et c'est tant mieux.

Michèle Bernard

Serge Lama
SENTIMENT SEXE
SOLITUDE

Anne Carrière, Paris, 2007,
130 p. ; 19,95 \$

Serge Lama, le chanteur, la bête de scène, le loquace, le séducteur, le mystérieux, le rigoleur, le ténébreux, l'homme aux qualités viriles et féminines, Serge Lama, le tout en un, nous offre un recueil de poésie qu'il a qualifié, sur toutes les chaînes de télé et dans toutes les stations de radio où il a été interviewé, d'ouvrage érotique. C'est pour cette raison

que l'œuvre se vend, d'abord, pour cette raison que je l'ai lue, ensuite et finalement aussi parce qu'elle propose de révéler des secrets sur l'homme public, ce qui n'est pas dénué d'intérêt non plus.

Tout cela s'y trouve.

Dans « Sentiment », le premier des trois cycles qui composent l'œuvre, l'auteur parle de la femme, dans un style classique, où « elle... » devient « unique, fleur, diamant, fontaine et horloge ».

Au second cycle, « Sexe », on change de style. L'évocation n'est plus le mot d'ordre. On passe plutôt aux vers explicites, provocants, bruts, où l'on parle de « con, couille, bite, vagin, puits, verge, dard, cul, raie, et j'en passe », le tout placé dans la bouche ou l'imaginaire d'un homme, d'une femme, ou des deux à la fois, c'est selon. Je garde pour votre curiosité la gamme de verbes besogneux et d'épithètes juteuses utilisés. Disons que monsieur Lama s'est fait plaisir, ce qu'on partage ou pas.

Enfin, on termine le recueil avec la partie intitulée « Solitude », celle de « l'animal inconsolable et gai », une partie empreinte de mélancolie, mais aussi d'une touchante sensibilité, qui contraste avec la crudité de la précédente.

On démarre dans les roses, on se jette dans les bosquets épineux et on finit dans les égratignures et les remords.

Réjeanne Larouche

idées cadeaux

NIPISH une narration en autochtonie
Louis-Edmond Hamelin
Ce récit, complètement fictif, mais que le Québec du XX^e siècle aurait pu connaître, fait découvrir, par dialogues élaborés, l'état conflictuel des relations entre les Autochtones et les non-Autochtones.
ISBN 978-2-7601-6982-1

Tétralogie de Michel David
Cette grande saga romanesque de Michel David vous fait revivre le XX^e siècle au Québec. Découvrez les déchirements, entre tradition et passion, qui ont fait la face de notre monde.

Le Petit Monde de Saint-Anselme (Chronique des années 30)
ISBN 978-2-7601-6454-3
L'ennacinement (Chronique des années 50)
ISBN 978-2-7601-6739-1
Le temps des épreuves (Chronique des années 80)
ISBN 978-2-7601-6858-9
Les héritiers (Chronique de l'an 2000)
ISBN 978-2-7601-6890-9

Guérin
Téléphone: 514-842-3481
Télex: 514-842-4923
www.guerin-editeur.qc.ca
francel@guerin-editeur.qc.ca

Danielle Goyette
CARAMEL MOU
Guy Saint-Jean, Laval, 2007,
138 p. ; 18,95 \$

Croquer les hommes craquants en espérant trouver bonbon à sa dent, Emma comme nous toutes en rêve. Celle qui a l'impression d'avoir du caramel en ébullition dans les veines compare les mâles de son existence à des friandises : l'adolescent maladroit de l'époque du secondaire est une mollassonne guimauve, le poète intello des cafés devient un sucre d'orge cassant et cela va ainsi jusqu'à ce que notre héroïne se pourlèche du chocolat de sa vie.

Croyez-moi, tous les modèles de « gâteries » y passent : l'artiste incompris qui vous demande de payer le loyer, l'homme marié qui tient à le rester, le demi-mondain qui se pavane ou l'amant de vacances dans le Sud avec lequel on ne partage que le langage de la « chose sucrée »... la vie est une bien vaste confiserie !

L'auteure, Danielle Goyette, amuse avec ses si justes portraits, dépeints dans une langue déliée, délirante, qui vous sucrera le bec. Aucune raison d'être au régime !

Suzanne Desjardins

Pierre Samson
CATASTROPHES
Les Herbes rouges, Montréal,
2007, 226 p. ; 17,95 \$

Quand on confie sa prose à une revue au tirage confidentiel, on devrait pouvoir, compensation minimale, s'amuser un peu. Pour ne pas se juger soi-même comme un raté, on pourrait donc jouer le Christophe Colomb de l'écrit, découvrir une *terra incognita* littéraire, en décrire les beautés à un public (presque) inexistant. Que cette *terra incognita* n'existe pas n'importerait que médiocrement. C'est du

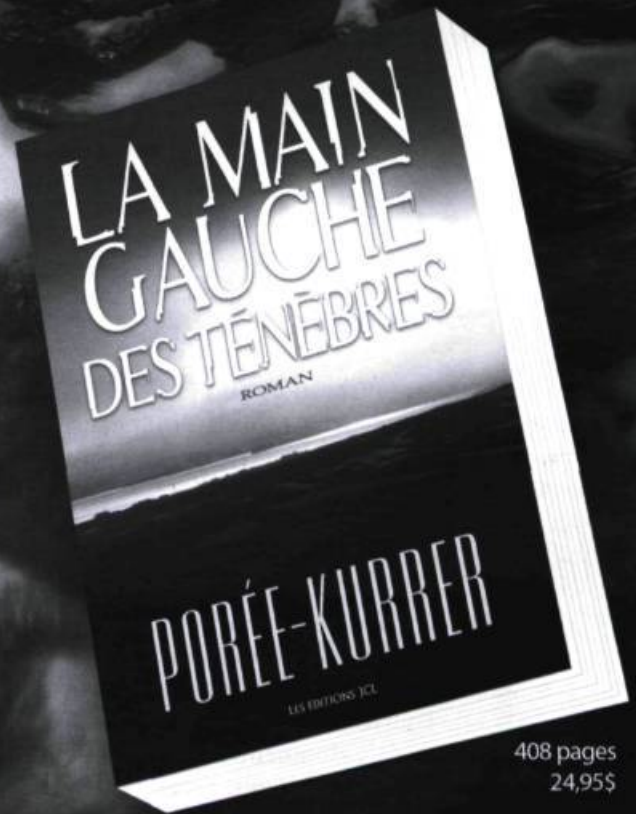
moins ce que pense Ivanhoé McAllister. Il s'autorise à inventer un auteur totonaque (?) du nom de Taissir Vilchis et à porter aux nues son texte de 511 pages intitulé *Sueurs sur le marbre*. Pour son grand malheur et notre vif plaisir, voilà que surgit une *théséuse* roublarde et entêtée qui exige d'en savoir plus long sur l'inexistant auteur. Ce qui s'annonçait comme un canular tourne à la tornade. Ivanhoé s'en tire assez bien, mais au prix de quelques décès sur lesquels le farceur ne verse aucune larme.

Pierre Samson manie la plume comme une rapière. Il secoue le beau monde des simagrées littéraires. Le style est caustique, les allusions agréablement perfides, les vanités pourfendues. Snobinards et salonnards applaudissent le visiteur français venu réciter du La Fontaine, mais semblent tout ignorer du fabuliste. Et l'on confond Jacques Ferron et Marcel (!) aussi Ferron, sans rien provoquer. Jusqu'à un certain point, la verve de Samson rappelle celle d'un Jacques Perret qui, lui aussi, n'avait nul besoin d'un grand sujet pour accoucher d'un *Caporal épinglé* ou d'un *Vistemboir*. Du beau vitriol. Un certain Lulu 1^{er}, aisément reconnaissable, en prend pour son rhume, une certaine Bibliothèque gonfle ou réduit son gabarit sans motif avouable... Une charge d'autant plus efficace qu'elle ne se prend jamais au sérieux.

Certaines coquilles étonnent, surtout dans un bouquin aussi cinglant : « [...] les deux hommes, Hubert et Bertillon, ont unis [sic] leurs efforts » ; le conseil grec du *gnôthi seauton* s'écrit soudainement en trois mots ; l'infinifatif latin *regnare* s'abrège en *regnar* ; l'artiste Schiele devient Scheile (couverture)... Humour au quatrième degré ? J'aimerais le croire.

Laurent Laplante

La Terre nous cache encore bien des secrets



408 pages
24,95\$

Philippe Porée-Kurrer démolit, une à une, nos perceptions du bien et du mal et réussit à nous faire pénétrer dans un monde où même nos propres repères s'évanouissent devant l'insondable.



SODEC
SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT
DES ENTREPRISES CULTURELLES
Québec

Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage